

نشرية «بيت الحكمة» أقتسام المعرفة

Bulletin de *Beit al-Hikma*
Le savoir en partage

Beit al-Hikma Newsletter
Knowledge Sharing

Sommaire

Introduction : présentation (Mounira Chapoutot-Remadi)

- Le roman, aujourd'hui, chez nous (Emna Belhaj Yahia)
- La géographie: le sens d'une évolution. Renouveau, pluralité et utilité sociale (Amor Belhedi)
- Documentaire et démocratie (Hichem Ben Ammar)
- Changement climatique et pandémie en Ifriqya médiévale (Mounira Chapoutot-Remadi)
- Présentation de mon livre, *Essais de langue, littérature et citoyenneté : Un itinéraire de vie et de recherche* (Kamel Gaha)
- Bulles et crash en temps de COVID, que dit l'économie financière? (Elyes Jouini)
- Jalons pour un dialogue entre la sociologie et l'histoire (Mohamed Kerrou)
- اهتمامات راهنة للفلسفة في تونس (Mohamed Mahjoub)
- Extinction annoncée des études médiévales françaises en Tunisie : causes et conséquences (Samir Marzouki)
- Actualité de Spinoza (Jaleddine Saïd)





Présentation du bulletin n°2

Nous sommes souvent confrontés à des questions importantes qui concernent nos disciplines et qui devraient nécessiter l'élaboration d'autres réponses que celles données jusque-là ou, à tout au moins, d'énoncer d'autres hypothèses, que celles qui ont été formulées auparavant. L'historien, par exemple, explore le passé en se référant au présent; le contexte dans lequel nous évoluons nous amène souvent à réfléchir autrement et du coup à analyser les faits sous un angle nouveau. Un de mes anciens professeurs disait: "Nous sommes intelligents parce que nous sommes venus après".

En ce début du troisième millénaire, les mêmes questions posées/ou analysées, il y a plus d'un demi-siècle, ne peuvent plus aujourd'hui avoir la/ou les même(s) réponse(s). Les grilles d'analyses changent, la tentation est grande de revisiter certaines questions, de réfléchir à la lumière de nouvelles théories, voire à emprunter des grilles d'analyse à d'autres disciplines, de prendre en considération les apports des nouvelles écoles de pensées, des nouvelles tendances...

Toutes ces considérations ont suscité des observations diverses de la part des contributeurs de ce numéro du Bulletin de l'Académie:

Emna Belhaj Yahya nous invite à réfléchir sur ce qui caractérise "le Roman aujourd'hui";

Amor Belhedi et **Kamel Gaha** ont ressenti le besoin de faire un état des lieux, l'un de sa discipline, l'autre de son cheminement personnel comme chercheur et intellectuel;

Hichem Ben Ammar, partant de sa connaissance approfondie du film documentaire est amené à réfléchir sur la/les relation(s) de ce type de film avec la démocratie;

Samir Marzouki, exprime ses regrets sur le déclin, sinon la disparition des études sur la littérature médiévale occidentale;

Mohamed Mahjoub pose une question importante: celle des préoccupations actuelles pour la philosophie en Tunisie aujourd'hui;

Jalel Saïd quant à lui souligne à raison l'intérêt persistant pour les écrits et les idées de Spinoza;

Mounira Chapoutot-Remadi, revient sur deux questions brûlantes et d'actualité, à savoir le changement climatique et ses retombées d'une part, et la pandémie d'autre part, hormis celle que nous subissons aujourd'hui, et que notre pays a déjà connue par le passé, Il s'agit de la terrifiante Peste Noire!

Par Mounira Chapoutot-Remadi



Le roman, aujourd'hui, chez Nous

Par Emna Belhaj Yahia

Écrire en période d'inquiétude, ici et maintenant. Comment le faire lorsque tout change à chaque instant, et qu'en même temps rien ne bouge pour de vrai ; lorsque l'événementiel nous happe dans son mouvement houleux, tout en nous privant de visibilité, de lisibilité, tout en nous plongeant dans des incertitudes sans fin, et en lançant à la raison des défis chaque jour plus grands. Quand l'agitation devient horizon de vie et habitude, alors écrire est une façon de la fuir, cette habitude, une façon de se poser. Une prise de distance, en quelque sorte. Mais en même temps, et malgré tout, une manière d'y prendre part, un peu différente.

Si « l'art est un anti-destin », on pourrait illustrer cela, à l'échelle du romancier, mais aussi du cinéaste, à travers la création des personnages qui peuplent les fictions. Personnages qui nous mettent devant des destins évoluant diversement, à l'intérieur d'univers nouveaux. Inventer les connexions qui s'établissent entre eux, inventer les enfances, les difficultés auxquelles ils se heurtent, leur manière de biaiser, de regarder les choses en face ou de les occulter, leurs voyages dans le temps, dans le corps, dans la folie, leur vision du futur, leurs terreurs. Inventer tout cela en se nourrissant de son univers à soi, de ses propres folies et de ses propres terreurs, tout en les transfigurant. C'est alors seulement que naissent et se tissent des rationalités et des irrationalités possibles, essentielles et dérisoires, aux prises avec la vie et inventant un long dialogue avec elle : le roman.

Entrer dans ce dialogue-là, y participer est en fait un chemin qui s'offre pour s'entretenir avec soi-même, sa vie, son monde, entretien dont aucune société ne peut se passer sans devenir aveugle et sourde à elle-même. Et c'est

aussi une perspective que le romancier tente d'ouvrir pour déchiffrer le réel donné en partage, et tenter d'échapper à la cacophonie ambiante.

On pourra toujours se demander à quoi sert le langage romanesque que l'auteur invente. Question récurrente. À témoigner? À chercher un sens? À interroger le réel ou à le retranscrire? À le concurrencer peut-être, comme d'autres l'avaient déjà dit? Sans doute, mais aussi à s'affranchir un peu de lui en l'explorant à travers des mots. En le racontant. Le raconter, c'est à la fois le vivre et le penser; le donner à vivre et à penser aux autres. C'est vivre l'expérience de l'écriture sous l'angle d'une force inédite que donne à l'esprit ce mot qu'on cherche, parfois introuvable, sa musique, l'histoire intime qu'on a avec lui, la phrase qu'on construit, l'ordre d'un langage qui se met soudain à réorganiser le monde. Réorganisation qui obéit à une nécessité intérieure, celle du romancier et de ses exigences, bien plus qu'à une contrainte exercée par une réalité extérieure dont les lois lui échappent. Et l'on observe au final, étonné, que celle-ci échappe beaucoup moins au romancier, une fois son travail mené à terme.

Tout se passe donc comme si la construction fictive à laquelle il a abouti parvenait à éclairer, à apprivoiser les choses diverses et massives qui l'entouraient auparavant et qui semblaient baigner dans l'opacité, refuser de se livrer à son intelligence, lui résister.

Toutefois, l'aboutissement de la fiction ne signifie ni la mise entre parenthèses du réel, ni sa négation, a-t-on besoin de le dire? Cela ressemble plutôt au surgissement d'une vision des choses qui, au lieu d'être asservie par elles, les intègre dans une mise en forme qui les voile et les dévoile, selon une logique de reconnaissance et de dépassement. Chez nous comme ailleurs, cette logique propre à l'écrivain traduit et en même temps trahit ce qui préexiste à l'acte d'écrire: les faits humains, les rapports sociaux, l'histoire immédiate.

Et, dans cette optique, les personnages inventés dans la grande aventure qu'est l'écriture romanesque, sont précisément des médiateurs entre nous et la réalité brute qui nous entoure et risque de nous engloutir. Oui, la médiation est essentielle. Elle est ce sans quoi nous sommes pris dans le vertige d'une existence toute tracée qui nous domine par sa fatalité, et dont nous ne pouvons saisir ni modifier le cours.

Mais, aujourd'hui, chez nous, aucune réflexion sérieuse sur le roman ne peut se faire sans une interrogation sur la situation de la langue, et sur les

raisons de la débâcle linguistique. Puisque, nous ne le répéterons jamais assez, les interactions entre l'auteur et le lecteur, l'écriture et les possibilités effectives d'accès au texte sont très nombreuses. Si le texte romanesque est destiné à être lu, où est donc le lecteur? Dispose-t-il d'une langue? Car lire, aussi, est un acte, ne l'oublions pas. Mais, dans ce domaine, y a-t-il des « actants » ?



La géographie : le sens d'une évolution. Renouvellement, pluralité et utilité sociale

Par Amor Belhedi

La géographie a été souvent définie, dans sa forme classique, comme « la description de la surface de la terre » (*géo-graphie*). Elle va connaître depuis les années 1960 de grands bouleversements avec l'apparition de nouveaux courants qui ont conduit certains à parler d'éclatement, comme a été le cas de nombreuses disciplines, donnant lieu à « *la nouvelle géographie* » mise en place durant les années 1960 et 1970. Le mouvement ne s'est pas arrêté là et on va assister depuis les années 1980 à l'apparition de nouvelles problématiques. La discipline s'est constamment renouvelée donnant lieu à une pluralité qui pose souvent un problème du choix pour le jeune chercheur tout en s'inscrivant davantage dans le temps et la société.

La géographie moderne est née, aux XVIII^e et XIX^e siècles, de la rencontre des sciences de la nature et de l'histoire, les pères fondateurs ont été des naturalistes et des historiens (Herder J.G. 1775, Ritter C. 1836 et 1852, Ratzel F. 1887 et 1891, Vidal de la Blache P. 1903 et 1922, Von Humboldt A. 1847 et 1851) ouvrant la voie à un déterminisme géo-historique qui l'a fort marqué. Après une longue phase de découverte où le concept de lieu a primé, le tour est venu à celui du milieu qui donna à l'environnement physique et culturel un rôle central dans le façonnement des espaces. Il place la géographie au carrefour des sciences de la nature et de l'homme, positionnement qui lui a valu d'être une discipline de synthèse, la géographie régionale a été souvent considérée comme le terme de la formation et des recherches académiques. L'emprunt disciplinaire, nécessaire à cette synthèse, et l'empirie ont constitué cependant un blocage épistémologique (Harvey D., 1969), la géographie traite souvent de savoirs dont elle ne maîtrise pas la production tandis que

l'idéographie et le particularisme ont constitué un frein méthodologique (Schaefer F. K., 1953) et un frein à l'action.

Ce n'est qu'avec les années 1950, qu'on assiste au développement, dans le monde anglo-saxon d'abord et en Europe ensuite, d'un nouveau courant de pensée qui fait de *l'espace* neutre le paradigme central, notamment en géographie humaine, se libérant ainsi du déterminisme de la nature et de l'histoire qui ont été jusque-là au centre de l'interprétation des faits géographiques. Lié à la montée de la puissance américaine, ce courant néo-positiviste spatialiste a privilégié la dimension économique dans une première phase avec un renouvellement méthodologique à l'instar des sciences exactes: background théorique, méthode hypothético-déductive, quantification et formalisation, analyse des structures et des organisations spatiales, modélisation et prévision, dimension pratique (Isard Walter 1956 et 1960, Bunge W. 1962, Burton I. 1963, Berry B. 1967, Chorley R. et Haggett P. 1967, Garrison W. 1967, Haggett P. 1967 et 1975, Gould P. 1968, Abler R., Adams J. et Gould P. 1971 ; Harvey D. 1969, Morrill R. 1960, Merlin P. 1973, Racine Jean B. et Reymond H. 1973, Beguin H. 1979). Toutefois, dès la fin des années 1960, on s'est rendu compte de l'importance de la dimension sociale et politique de l'espace à la suite de l'échec de plusieurs expériences de développement dans le monde (Tunisie, Algérie, Tanzanie, Egypte, Sénégal...) et de l'aggravation des inégalités socio-spatiales (urbaines, mondiales) qui ont montré que l'espace n'existe pas en dehors de la société qui le produit, aux sens matériel et idéal, et qu'il contribue à son tour à la façonner dans une démarche matérialiste-dialectique (Harvey D. 1972, Castells M. 1973, Lefebvre H. 1974, Lacoste Y. 1977), donnant lieu au développement de *la géographie critique et radicale* (Revue Antipode notamment aux USA puis Hérodote en France). Au début des années 1970, on s'est rendu compte que l'individu a été le grand absent dans cette pensée tant économique que socio-politique et c'est du côté de la psychosociologie qu'on trouva la réponse, avec la *géographie comportementale*. Le comportement collectif n'est que la résultante de ceux des individus dont la perception, la représentation, la décision et le comportement vont constituer désormais les champs d'étude des géographes (Lynch K. 1960, Moles A. et Rohmer E. 1972, Frémont A. 1976, Bailly A. 1977). Les courants *structuraliste* et *systémique*, développés dans les années 1960 et 1970, ont privilégié la recherche de l'ordre global qui structure l'ensemble qui se trouve mu par une dynamique systémique (Von Bertalanffy 1968, Berry B. 1964, De Rosnay J. 1975), l'individu, n'est

compréhensible que placé dans une logique du système, le système social et territorial.

Ces différents courants ont constitué ce que Peter Gould a appelé en 1968 la « *nouvelle géographie* » (Claval P 1976) qui a placé l'homme au centre de la problématique de l'organisation spatiale, tournée vers l'explication scientifique (Harvey D. 1969) et l'action. Ce mouvement déclenché dans le monde anglo-saxon dans les années 1960, va être connu en Europe d'abord, le reste du monde ensuite avec un décalage de plus d'une et deux décennies ?

Avec les années 1980, on assiste au développement de nouveaux courants de pensée. *La géographie humaniste* s'intéresse à l'humain dans ses sensibilités comme la douleur, le déracinement, la culture, le bien-être et le bonheur... (Buttimer A. 1994, Tuan Y-F. 1976, 1996, Bailly A. 1977, 1981 et 1990, Bailly A. et Scariati R. 1990). *La géographie réaliste* propose une interprétation systémique du monde où tous les facteurs interfèrent et toutes les échelles spatiales sont liées (Guermond Y. 1986, Durand M-F., Lévy J. et Retailé D. 1992, Dollfus O. 1997, Lévy J. 1999, la revue *Espaces/Temps*). Le développement prédateur qui a prévalu depuis le second conflit mondial a révélé ses limites dès les années 1970, la survie de l'humanité est désormais liée au respect de la nature, ouvrant la voie à *la géographie environnementale* parallèlement au développement du mouvement écologiste (Bailly A. 1978, Bertrand G. 1991, Veyret Y. et Pech P. 1993, Tricart J. 1999). Ce courant a permis de bien réarticuler la géographie physique et la géographie humaine, qui ont évalué jusque-là en parallèle en s'ignorant parfois, à travers l'étude de l'interface homme-nature et l'ouverture l'une sur l'autre à travers l'environnement, l'étude des risques (Bailly A. 1989) et des impacts, le développement durable. La nature s'humanise tandis que l'homme se naturalise davantage. Enfin, le territoire, en tant qu'espace socialisé et organisé, va remplacer de plus en plus l'espace, considéré comme neutre, *la géographie territoriale* s'est développée faisant du territoire, un paradigme qui englobe le local, la région, la ville, le pays, voire le monde avec la mondialisation à l'œuvre depuis les années 1980 (Lévy J. 1999). Le territoire constitue un véritable système qui articule le spatial au social (Gumuchian H. 1988 et 2009, Brunet R. 1990, Di Méo G. 1991 et 1998).

Au cours de cette évolution, la dimension méthodologique et technique a été prééminente à travers la quantification et la formalisation, la cartographie thématique (Bertin J. 1967), l'interprétation des photos aériennes, la télédétection, la chorématique (Brunet B. 1987, 1990), la géostatistique, la

CAO, les systèmes d'information géographique (SIG) et la géomatique qui sont devenus les outils privilégiés de l'analyse géographique, donnant lieu parfois à certains excès. Enfin, la géographie a vu, depuis la fin des années 1960, se développer la dimension pratique et opérationnelle à travers l'aménagement des milieux et des espaces, le développement territorial, l'environnement et la gestion des ressources au niveau de la recherche et de la formation posant de nouveaux défis, inscrivant plus qu'auparavant la géographie dans la recherche-action et l'engagement social.

L'évolution récente de la géographie a été traversée par des enjeux et jalonnée de mutations dont elle sort chaque fois renouvelée, l'inscription dans le présent a donné lieu à *la pluralité créatrice* offrant une liberté du choix de la problématique et à des tournants que la discipline a connus. Jacques Lévy J. (1999) parle de « *tournant géographique* » dans la mesure où la géographie devient plus sociale tandis que d'autres sciences sociales s'intéressent de plus en plus à l'espace. Nous ajouterons un *tournant technique* : les outils qui l'ont toujours distingués (CAO, SIG, Géomatique) sont désormais revendiqués par d'autres disciplines mais restent souvent au stade de l'instrument. L'inscription sociale de la discipline passe inéluctablement par la recherche-action à travers le développement, l'aménagement et la gestion des territoires. L'interface homme-nature devient central dans le cadre du développement durable avec un rôle inversé : il s'agit plutôt d'analyser l'action de l'homme sur la nature : le changement climatique, les études d'impacts, la biodiversité, les risques...

La géographie doit relever de nouveaux défis tout au long de ce XXI^e siècle : renouvellement, pluralité et action en constituent désormais les maîtres-mots tandis que les défis didactiques s'articulent autour du développement de l'esprit scientifique et critique à la fois avec une géographie citoyenne : apprendre à déchiffrer l'espace permet de reconforter la démocratie. Trois projets majeurs au moins se profilent : l'approfondissement théorique, épistémologique et méthodologique ; l'analyse de l'action humaine, l'(ré-)organisation des espaces et des territoires.

Références

- Belhedi (A.) - 2017 : *L'épistémologie de la géographie. Déchiffrer l'espace*. CPU. Tunis, 292p.
- Belhedi (A.) - 2018 : *Du lieu au territoire*. Faculté des Sciences Humaines & Sociales, Université de Tunis, Tunis, 311p.



Documentaire et démocratie

Par Hichem Ben Ammar

L'essor actuel du film documentaire en Tunisie est le fruit d'un long combat pour les libertés dont les étapes les plus marquantes sont ici résumées, à travers un florilège de titres significatifs qui permettront de comprendre les mobiles et les ressorts d'un genre cinématographique, à mi chemin entre l'engagement citoyen et la poésie. Une réflexion sur l'évolution de cette pratique est en effet indispensable pour en saisir les valeurs, dans le cadre d'un projet sociétal participatif.

PARCOURS DU COMBATTANT

Sophie Ferchiou et Taïeb Louhichi sont les précurseurs du documentaire de création en Tunisie. Ils ont, dès le début des années soixante dix, proposé une alternative à l'imagerie officielle, à travers leurs essais qui constituent, aujourd'hui, de véritables références. Des films, comme ZERDA, CHÉCHIA, SABRIA ou LE METAYER ET MON VILLAGE ... UN VILLAGE PARMIS TANT D'AUTRES, ont pu exister grâce à une caution universitaire en s'inscrivant dans le cadre de la recherche anthropologique. Ils ont ainsi ouvert la voie à des initiatives qui portaient en elles les germes de la contestation. Prenant le témoin, Selma Baccar, Mohammed Charbagi, Naceur Khémir et Moncef Dhouib font partie d'une génération qui a voulu contrecarrer les poncifs de la propagande institutionnelle avec des films à l'écriture élaborée, entre documentaire et fiction.

Marginalisé sous le régime de Ben Ali, le documentaire de création a fait peu d'émules, tant le contexte était dissuasif. Pas de diffusion en dehors des festivals, pas d'accès à la télévision censée promouvoir cette forme de journalisme citoyen, potentiellement subversif. Ce genre était donc mis à

l'index par les autorités ce qui explique le peu de films réalisés en vingt trois ans.

S'aventurer dans les zones aléatoires de l'investigation sur le terrain, signifie pouvoir inventer ses propres modalités de production en quittant les sentiers battus. Cela requiert un tempérament aguerri et une persévérance à toute épreuve face à des risques multiples. Tel est le sacerdoce du documentaire, attitude exigeante peu encline aux compromis qui se permet le luxe d'apprivoiser l'inconnu. Une approche aussi vivante et forcément critique, ne pouvait trouver, dans un environnement aussi plombé, des producteurs suffisamment complices et téméraires pour participer à l'éclosion d'un véritable mouvement. L'expérience documentaire était condamnée à rester le fait de cavaliers seuls, une poignée de résistants isolés, voulant défier la langue de bois en s'appuyant sur l'accessibilité de l'outil numérique, pour proposer leur propre lecture de la réalité.

D'abord suspectés puis tolérés, des films comme VHS KAHLOUCHA, LE CHANT DU MILLENAIRE, J'EN AI VU DES ETOILES, GHARSSALLAH LA SEMENCE DE DIEU OU ENCORE MEMOIRE D'UNE FEMME ont dû slalomer pour éviter les foudres de la censure et faire entendre malgré tout, sinon leur dissidence, leur démarcation, dans un désert médiatique où l'apologie du régime était de rigueur. Alors que toute contestation était farouchement combattue et muselée, les documentaristes qui tentaient juste d'ouvrir des brèches, sont devenus, bien malgré eux, des exceptions qui confirment la règle, c'est-à-dire les alibis démocratiques d'un système en mal de légitimité.

SOUFFLE NOUVEAU

En 2011, le documentaire connaît un essor spectaculaire. Il cesse d'être une soupape pour devenir un poumon. Accompagnant une parole enfin désinhibée, les initiatives se libèrent aussi, ce qui se traduit par une extraordinaire poussée par le bas qui bouscule les conditions d'attribution de la carte professionnelle ainsi que les règles strictes de délivrance des autorisations de tournage. Pendant les mois qui suivirent le départ de Ben Ali, les portes des prisons s'ouvrirent laissant pénétrer la caméra en milieu carcéral si bien que l'on put voir, durant une courte période, des images inédites et totalement impensables quelques mois auparavant.

Sans autorisation de tournage et avec les moyens du bord, (le plus souvent un matériel semi-professionnel ou même domestique comme le téléphone

portable qui permet de filmer, de monter et d'émettre des images) de jeunes cinéastes ont pris les événements à bras le corps. Ils ont très vite compris l'importance de leur rôle citoyen pour concurrencer les médias officiels en faisant parvenir, à travers les réseaux sociaux d'Internet, leur perception de l'insurrection en train de se dérouler sous leurs yeux.

PLUS JAMAIS PEUR de Mourad Ben Cheikh est un des premiers films tournés à chaud et dans l'urgence, durant les événements de janvier 2011. Le réalisateur dit qu'il s'est jeté dans le feu de l'action, comme s'il lui fallait répondre à un appel irrésistible. Le titre reprend un graffiti de la révolution, devenu un mot d'ordre appelant au changement de posture face au pouvoir policier. Mais on peut aussi l'interpréter comme une dédramatisation de l'action de filmer : « plus jamais peur de la caméra si longtemps confisquée qui a incarné tellement de hantises et de blocages pour des générations successives ».

Capter des images en mouvement est effectivement devenu un geste familier, spontané, quotidien, anodin, banal, ludique permettant de saisir la réalité de manière décomplexée et sans faux semblants. Le rapport du filmeur à la caméra suppose une nouvelle façon d'être présent au monde, une forme accrue de vigilance et de curiosité, une affirmation de soi qui permet de se positionner spatialement et intellectuellement face aux événements pour enregistrer, par fragments, des instantanés, faisant office de pièces à conviction. La caméra, ainsi vulgarisée et mise à la disposition du plus grand nombre, devient l'équivalent du bloc note dont on ne sait pas s'il a vraiment permis d'augmenter le nombre des poètes. Cela pose la question essentielle de l'expression et celle du point de vue qui ne peut être élaboré que dans le cadre d'une ambition portée par un auteur, un film étant avant tout un projet construit et sous-tendu par une vision.

Ainsi, les documentaires croissent et se multiplient à l'ombre des avancées technologiques dans un contexte bouillonnant où tout un chacun se sent désormais en mesure d'apporter sa contribution au débat public ; parfois seul, sans l'aide d'une équipe, quitte à contrevenir aux réglementations syndicales qui exigent l'emploi d'un nombre minimum de techniciens dans chaque tournage. Depuis que les films peuvent se faire en « one man show » c'est-à-dire par une seule personne qui endosse toutes les tâches, de la prise de vues au montage, le documentaire se découvre une fibre littéraire, tout essai devenant une occasion d'expérimenter une écriture, un style,

une forme. Echappant au corporatisme, le documentaire impose ainsi de nouvelles manières de produire et de concevoir les films. La diversité des approches présentées ci-dessous, atteste de la vitalité d'un secteur, en cours de constitution que l'on pourrait comparer à un incubateur, un laboratoire, une pépinière.

ENGAGEMENT ET SUBJECTIVITE

Attentif aux temps forts du sit in de la kasbah jusqu'à sa dispersion, FELLAGAH de Rafik Omrani est un exemple d'observation participante qui illustre une nouvelle forme d'engagement politique et artistique radical. De même, ROUGE PAROLE de Elyes Baccar est un montage d'images percutantes qui retrace, par étapes, les événements qui ébranlèrent le pays. Ces reportages gagneront avec le temps une inestimable valeur lorsqu'ils seront redécouverts par les historiens des temps à venir. C'est exactement cela le rôle du documentaire : écrire l'histoire au quotidien en fournissant des traces à la postérité.

Mu par le devoir de mémoire, Sami Tlili revient, dans MAUDIT SOIT LE PHOSPHATE, sur les événements du bassin minier de 2008 démontrant en quoi ce soubresaut, alors violemment réprimé, était un prélude à l'explosion de 2011. Le film commence d'ailleurs par le dynamitage d'une carrière dont le bruit sourd retentit tout au long du film. Ici, c'est le souci didactique d'enquêter, de comprendre, d'analyser, d'élucider les événements, par recoupements, qui structure le propos. Le film soutient une thèse et s'appuie sur des informations et des arguments mis en échos les uns par rapport aux autres, tout comme dans le deuxième documentaire du même auteur, SUR LA TRANSVERSALE, qui revisite l'histoire récente de la Tunisie à travers l'évolution du football dont il révèle, les liens avec la politique.

BABYLON de Ala Eddine Slim, Youssef Chebbi et Ismaïl Louati est une plongée dans les profondeurs du camp de Choucha, no man's land à la frontière tuniso-libyenne, où des milliers de ressortissants de différents pays du sud, fuyant la Libye après la chute de Gaddafi, ont séjourné dans des conditions extrêmement dures avant leur rapatriement, dans leurs pays respectifs, sous l'égide de l'ONU. Le film rend compte de cette monumentale confusion digne de la tour de Babel (d'où le titre) puis il glisse du constat vers une méditation sur la condition d'une humanité en perdition. Cette référence au mythe de l'incommunicabilité confirmée par le titre et le refus du sous-titrage, lui donne l'épaisseur d'une extrapolation philosophique sans rien

diminuer de sa puissance en tant que témoignage sur le chaos. Le désarroi qui s'empare des réalisateurs eux-mêmes, conscients de leur impuissance à expliquer cette situation apocalyptique est perceptible en filigrane. Ce ressenti donne aux observations toute leur acuité et imprègne les images d'une fébrilité toute subjective. Cette énergie, ce tremblement, ce trouble, synonymes d'implication, font, en l'occurrence, toute la différence entre le reportage journalistique et le dispositif documentaire qui se nourrit d'une immersion totale des auteurs dans l'environnement filmé.

RECITS DE VIE EMBLEMATIQUES

Né d'une rencontre fortuite, *C'ETAIT MIEUX DEMAIN* est une aventure inattendue rendue possible par les circonstances exceptionnelles des manifestations. Hind Boujemaa au lieu de filmer l'effervescence de la rue, choisit de suivre une prostituée sans abri qui cherche un abri pour se caser elle et son fils. De squat en expulsion, Aïda accepte de se laisser filmer pour qu'on entende ses doléances. La réalisatrice, tour à tour intruse, fureteuse, mais toujours solidaire, découvre peu à peu la bonne distance entre prédation et pudeur pour observer, sans voyeurisme, la violence et la misère sous toutes ses formes. Aïda en arrive à se dévoiler au fur et à mesure que la relation entre elle et la réalisatrice se développe dans la confiance. Cette expérience humaine qui a pris le temps de murir (en un an de tournage), aboutit à de bouleversantes révélations. Aïda finit par confesser qu'elle a été prostituée par ses propres parents qui l'offraient, enfant, à des « bienfaiteurs » de la famille. Le destin de cette femme meurtrie, très tôt victime du droit de cuissage, devient peu à peu l'emblème d'une Tunisie dévoyée et sacrifiée par ses dirigeants. En dévoilant un tel tabou, le film découvre son épice. On voit ainsi comment un fait divers, avec sa dimension anecdotique, peut devenir, sous le regard grossissant de la caméra, un exemple édifiant, une métaphore significative, voire un symbole.

GORT de Hamza Ouni procède de la même manière en fraternisant avec deux livreurs de foin vivant d'expédients. Il les accompagne en toute camaraderie, pendant plusieurs années dans leur pérégrination, à travers une Tunisie rurale en proie à l'indigence. La caméra capte la familiarité qui s'est d'emblée installée. La spontanéité, le naturel et la trivialité sont également du voyage. En fait, ce road movie est une errance désespérée qui aboutit à la tentative de suicide de l'un des protagonistes. Les situations glanées çà et là convergent vers ce climax où se nouent les enjeux de la petite et de la grande

histoire. L'immolation par le feu renvoie, bien sûr, à celle de Bouazizi, mais elle rappelle surtout la persistance de la détresse qui accable les jeunes. Cet épilogue prend la tournure d'un poignant coup de théâtre et la dernière interview du brûlé en convalescence mérite de figurer parmi les morceaux d'anthologie.

Apas feutrés, Kaouther Ben Hnia s'introduit dans l'intimité d'un microcosme. ZEYNEB N'AIME PAS LA NEIGE retrace les étapes d'intégration au Canada d'une petite fille originaire de Sidi Bouzid, orpheline de père et obligée de suivre sa mère et son beau père à l'occasion d'un regroupement familial. Etalé sur cinq ans, le tournage permet de suivre l'évolution et les saisissantes transformations survenues dans cette parentèle : le temps est en effet un révélateur précieux en documentaire. Zeyneb grandit devant une caméra empathique ce qui génère forcément une émotion. La complicité avec le sujet filmé parvient à une sorte d'osmose qui crée même une atmosphère et qui réussit le tour de force de transformer les faits en récit et les personnes filmées sur le vif en caractères, c'est-à-dire en personnages pétris de contradictions de désirs, de rêves et de douleurs. Ainsi, le documentaire de création cherche-t-il passionnément à débusquer une vérité au-delà des apparences et à restituer la pulsation de la vie dans ce qu'elle a de contradictoire et de complexe.

A LA PREMIERE PERSONNE

Avec un titre qui signifie fait maison, en espagnol, HECHO EN CASA de Belhassen Handous souligne la dimension artisanale du documentaire de création. Aux antipodes des films narratifs, cet essai fait voler en éclat les règles de la dramaturgie. C'est un bras d'honneur à la présumée responsabilité sociétale de l'artiste et aux formes attendues de l'engagement de bon aloi. L'égoïsme est parfaitement assumé dans cet autoportrait débridé, tourné à l'aide d'un téléphone portable. Cette célébration de l'individualisme retentit, dans le paysage audiovisuel, comme une rupture avec les modèles consensuels, ouvrant la voie à la pluralité des approches les plus singulières, tout en soufflant un vent d'anarchie.

Avec LE VISAGE DE DIEU de Bahram Aloui, l'intime et le collectif se rejoignent dans une quête d'expression digne et libre. Le réalisateur qui a reçu une caméra numérique en cadeau, filme au gré de son humeur, l'avant et l'après janvier 2011. De cette boulimie d'images, il ressort une sorte de chronique, un journal de bord évoquant les inquiétudes, les frustrations et les espoirs d'un jeune tunisien féru de théâtre. Portée par un texte lyrique,

dit par le réalisateur lui-même, cette introspection, constitue une volonté de relater le basculement politique de janvier 2011, à travers le filtre d'une sensibilité écorchée, celle d'un fils du peuple. On retrouve le même verve dans JOURNAL D'UN CITOYEN ORDINAIRE de Walid Ettayaa.

Dans MÊME PAS MAL, Nadia El Fani évoque le cancer qu'elle a réussi à surmonter. Le documentaire associé au processus thérapeutique devient une requête de survie. Au-delà du bilan existentiel, ce film est une interrogation sur le sens du combat. Le récit de cette guérison s'inscrit dans la perspective d'une défense acharnée des idées progressistes (ces valeurs préservant, selon l'auteur, l'immunité du corps social face à l'intolérance religieuse). Rappelant la polémique provoquée par son précédent film, LAÏCITE INCHALLAH, Nadia El Fani signe et persiste en se portraiturant comme pour proclamer son droit à la différence, narguer ses détracteurs, puiser sa force physique dans ses convictions idéologiques et surtout affirmer sa citoyenneté. Tel est d'ailleurs le sens qu'il faut voir dans l'émergence de films à la première personne, réhabilitant l'individu en tant qu'acteur au sein de la communauté.

QUE SERA DEMAIN ?

La liste de films est longue et les thèmes abordés sont aussi divers que les préoccupations de la transition démocratique : les défis de la jeunesse (WE ARE HERE, AWLED AMMAR, FORGOTTEN, FATHALLAH TV), la torture (LA COLOQUINTE, LA MEMOIRE NOIRE, L'AFFAIRE BARRAKET ESSAHEL), l'émigration clandestine (EMIR AU PAYS DES MERVEILLES, DERRIERE LA VAGUE, WELDEK RAJEL), les femmes et la politique (BOCHRA, MILITANTES, WE WILL STAND UP), les élections (LA TUNISIE VOTE, SEPT ET DEMI), l'écologie (GABES LABES, ASSOIFES TUNISIENS), les minorités sexuelles (AU DELA DE L'OMBRE, SUBUTEX), Il est donc impossible de prétendre ici à l'exhaustivité. Ce qui est rassurant, c'est que nombre de réalisateurs révélés après 2011, ont, au cours de ces dix années, signé une deuxième œuvre documentaire comme Abdallah Yahia, Heifel Ben Youssef, Sami Tlili, Habib Ayeb ou Mahmoud Jemni. Certains ont effectué un passage vers la fiction comme Hind Boujemaa, ou Ismaïl Louati ce qui les confirme tous comme des auteurs dont il faudra suivre l'évolution. Cela prouve indéniablement qu'une dynamique est en train de se mettre en marche. Par ailleurs, on constate un nombre grandissant de femmes qui se lancent, caméra au poing, dans l'aventure documentaire, ce qui porte les chiffres à une certaine parité. Ons Kamoun, Erije Sehiri, Claire Belhassine, Rabeb M'barki, Soumeya

Bouallège, Manel Katri, Wided Zoghliami, Nadia Mezni Hafaïedh, Intissar Bellaïd, Hédia Ben Aycha, Inès Ben Othmane, Hiba Dhaouadi, Rim Temimi, viennent s'ajouter aux noms déjà connus de Hajer Ben Nasr, Latifa Doghri, Fatma Chérif, Fériel Ben Mahmoud et Sonia Chamkhi.

Après avoir atteint un rythme de production record en 2013 / 2014 avec 20 longs métrages en un an, le nombre de documentaires se stabilise actuellement autour de trois à cinq par an (avec une baisse cette année à cause de la pandémie). Des producteurs ayant compris l'importance de cette floraison, se mobilisent pour trouver des financements et voient enfin l'intérêt d'accompagner ce genre d'œuvres fragiles jusqu'aux festivals les plus prestigieux. En accordant son Tanit d'or à ZEYNEB N'AIME PAS LA NEIGE, en 2016, le festival de Carthage, lui-même, a accordé ses lettres de noblesse au documentaire tunisien en le considérant comme un film à part entière et non comme un genre mineur. Des ONG s'en mêlent, des télévisions locales se montrent moins hermétiques, des débouchés s'ouvrent devant des films trop longtemps boudés par les bailleurs de fonds internationaux, justement à cause de leur enracinement dans un contexte par trop spécifique. Mais après que la révolution tunisienne a déclenché un séisme géopolitique dans la région, les projecteurs se sont braqués sur notre pays dont les documentaires apportent, sur la transition démocratique en cours, de précieuses informations émanant de la société civile. C'est la curiosité de l'opinion mondiale qui suscite surtout la demande. Il faut quand même dire que cette consécration n'est pas sans risques, car l'accès au marché impose ses règles, son formatage, ses stéréotypes et il faudra continuer à résister pour préserver l'authenticité et l'éthique de cette forme d'expression reflétant notre environnement et dont la crédibilité est liée à la souveraineté de notre identité ainsi qu'à la fécondité de notre mémoire.



Changement climatique et pandémie en Ifriqiya médiévale

Par Mounira Chapoutot-Remadi

Nous vivons aujourd’hui sous une double menace, celle du changement climatique qui et celle d’une pandémie mondiale qui frappe l’ensemble de la planète. Ces deux phénomènes ravageurs se sont déjà produits dans le passé et ont probablement joué un rôle important dans l’histoire de l’ensemble des pays du monde arabe et musulman médiéval et de l’Ifriqiya en particulier. Nous nous contenterons de les évoquer rapidement pour essayer de formuler deux questions, l’une aux chercheurs d’aujourd’hui et l’autre à propos du silence surprenant des auteurs ifriqyens des XIV^e-XV^e siècles au sujet de la peste.

Le V^e/XI^e siècle est généralement considéré comme un tournant particulièrement important dans l’histoire de l’Ifriqiya et il l’est en réalité pour l’ensemble du monde arabe et musulman. Le milieu du siècle est marqué par l’irruption des Banu Hilal et des Banu Sulaym en Ifriqiya et au Maghreb. Les causes et les conséquences de cet événement ont été diversement évalués et commentés. On a bien voulu croire aux histoires rapportées par les chroniqueurs qui ont attribué cette « invasion » à une sanction imaginée par le vizir fatimide d’Égypte al-Yazuri contre les émirs zirides qui gouvernaient l’Ifriqiya, parce qu’ils avaient abjuré le shi’isme et avaient fait allégeance au calife abbasside. Radhi Daghfous avait cependant signalé le lien entre le départ de ces nomades de Haute Égypte, et une succession de crues insuffisantes du Nil qui avait elle-même provoqué un cycle redoutable de famines et d’épidémies dans ce pays (Cahiers de Tunisie, n°97-98, 1977).

On a beaucoup glosé sur les prédatons de ces nomades depuis Ibn Khaldun qui a comparé leur arrivée à celle d’un vol de criquets destructeur ; idée reprise et maintes fois avancée par l’historiographie coloniale. Le principal mérite

retenu jusque-là de cet afflux de nomades, réside dans l'approfondissement de l'arabisation de l'Ifriqiya et du Maghreb.

Des études plus récentes ont évoqué la question des crises et des catastrophes qui avaient frappé l'Ifriqiya à partir du XI^e siècle. Un mémoire de DEA d'Ahmed Saadaoui, puis un colloque sur la démographie historique (Tunis, 1991, publié en 1993) avaient permis de recenser les catastrophes et les épidémies et avaient apporté un certain éclairage sur les épisodes de sécheresses, les famines et les épidémies (cf. tableau, pp.44-46) qui avaient sévi de l'an 742 à 1493. Un travail de synthèse remarquable avait été effectué par Allaoua Amara (*The Maghreb Review*, 2003) sur toute cette historiographie; il y consacrait un paragraphe sur le changement climatique en évoquant essentiellement les épisodes de sécheresses et de famines.

Pourtant, pour cette même période au nord de la Méditerranée, Emmanuel Leroy Ladurie avait avancé déjà en 1967, l'hypothèse d'un changement climatique dans un petit livre très suggestif sur *l'histoire du climat depuis l'an Mil* (1967); il évoquait en particulier l'existence d'un « petit optimum climatique » entre l'an 900 et 1250, en Europe occidentale qui avait permis un élargissement des terroirs agricoles et l'amélioration des conditions de vie des paysans, en fait le décollage de l'économie européenne. A la lumière des problèmes actuels liés au changement climatique, Emmanuel Leroy Ladurie a repris ce travail dans plusieurs publications (2010) sur le climat et son histoire (*Histoire humaine et comparée du climat*, 3 vol., *Trente-trois questions sur le climat du moyen âge à nos jours*, Fayard).

Or, cet optimum climatique si bénéfique à l'Europe, ne s'est pas arrêté aux rives septentrionales de la Méditerranée et l'aphorisme de Pascal s'en trouve cette fois erroné puisque « vérité en deçà de la Méditerranée se vérifie au-delà ».

Le réchauffement climatique n'a malheureusement pas bénéficié aux pays du Sud et de l'Est de la Méditerranée, bien au contraire, il explique amplement à la fois les catastrophes enregistrées par nos chroniqueurs et les grands déplacements de populations qui s'en sont suivis. La cause presque classique des mouvements migratoires dans l'histoire de l'humanité, réside dans l'impératif de la recherche de nouveaux pâturages pour des populations nomades vivant essentiellement d'élevage. Ce réchauffement a provoqué des mouvements presque concomitants: alors que les Hilal et les Sulaym pénètrent en masse à l'Est du Maghreb, les nomades chameliers, Sanhaja

du Sahara occidental, envahissent le Maroc et se lancent à la conquête du Maghreb et de l'Andalousie, ce sont les Almoravides (al-Murabitun).

Au Moyen Orient, les Turcs quittent l'Asie centrale et commencent à pénétrer, peu à peu, dans l'empire abbasside ; ils arrivent au milieu du XI^e siècle à Bagdad. Vingt ans plus tard, ils conquièrent l'Anatolie byzantine (Mantzikert, 1071). Des publications récentes étudient le changement climatique au Moyen Orient, à partir de l'Égypte.

Ces grands mouvements de populations expliquent amplement plusieurs autres facteurs comme le recul des espaces cultivés réduits le plus souvent à l'existence de simples ceintures urbaines. Les disettes et les famines recensées témoignent de l'installation du cycle bien connu des économies d'ancien régime, à savoir la fameuse trilogie famine-épidémie-mortalité qui suit la disette ; c'est ce qui n'a pas manqué d'arriver. N'oublions pas d'y ajouter les guerres multiples qui se sont succédées en Ifriqya, entre le X^e et le XII^e siècle en particulier, pour comprendre l'effondrement démographique de l'ensemble du Maghreb.

Quand la grande peste noire de 1348-1349 arrive en Ifriqya, elle n'a pu qu'aggraver l'état d'un pays déjà durement touché par les effets du réchauffement climatique, la réduction des espaces cultivés et par les prédations des nomades. Ibn Khaldun en parle à une ou deux fois en des termes saisissants. Il se contentera par la suite de mentionner les retours de peste à quatre reprises pour déplorer seulement la mort des ulamas. Ces occurrences seront ensuite reprises par al-Zarkashi dans sa chronique des Almohades et des Hafside et par Ibn al-Shamma', en des termes laconiques qui ne rendent compte ni de l'ampleur du désastre ni de l'émotion qui était palpable dans les grandes envolées d'Ibn Khaldun et dans les textes des auteurs orientaux contemporains. Il reprendront à propos de la peste de 1349 le chiffre « mille morts par jour »

Certes, deux grands 'ulamas, Ibn 'Arafa, et surtout al-Rassaa' en parlent mais, les détails précis sur l'ampleur de la catastrophe en Ifriqya manquent cruellement. Mohamed Hassen avance l'hypothèse que les quelques chroniques dont nous disposons sont dynastiques et que ce genre étant essentiellement laudatif, ses principaux auteurs, al-Zarkashi, Ibn Qunfudh, Ibn al-Shamma', se seraient gardés de s'appesantir sur les grandes catastrophes qui ont frappé le pays. Pourtant un grand savant comme Ibn Qunfudh dont le père aurait écrit une petite épître/risala sur la peste (aujourd'hui introuvable)

ne mentionne qu'une épidémie dans sa chronique dédiée au sultan Abu Faris 'Abd al-'Aziz (1394-1434).

L'Égypte a connu 73 retours de peste entre 1348 et 1517, la Syrie 41 retours de peste pour cette même période. Pour l'Ifriqya, en croisant toutes les sources disponibles, nous arrivons à peu près à 13 épidémies entre 1348 et 1574, mais ce chiffre est-il crédible ?

les idées que les chrétiens et les musulmans du Moyen âge avaient développé sur les origines magiques, «aéristes», scientifiques et autres de la maladie ainsi que sur l'attitude à adopter en temps d'épidémie, ont été largement étudiées. Tous les savants musulmans n'ont pas considéré qu'il fallait se soumettre au Fatum et Ibn 'Arafa, par exemple, cessait de donner ses cours au moment des retours de peste.

Dans un article paru récemment, Rachel Singer (*Journal of Medieval worlds*, 2020) souligne elle aussi «The Black Death in the Maghreb is severely understudied» ; ce qui existe est fondé sur les sources andalouses et sur celles du Moyen Orient. Elle suggère, à juste titre, le recours à une approche pluridisciplinaire « Paleoscience, Plague ecology, Archaeology ».

En résumé, l'étude du changement climatique comme l'étude de la peste noire et de son impact sur l'Ifriqya et le Maghreb nécessitent le recours à un travail enrichi par l'apport des autres sciences. Le réchauffement climatique et la pandémie expliquent en particulier l'effondrement démographique et le déclin de l'Ifriqya et du Maghreb à la fin du moyen âge; Mohamed Talbi le premier, l'avait évoqué dans un article mais en mettant l'accent sur les conséquences désastreuses des guerres (*Cahiers de Tunisie*, 1977).



Essais de langue, littérature et citoyenneté: Un itinéraire de vie et de recherche, collection « Les voix /voies de la création » Éditions Kalima, Tunis 2020, 452 pages.

Par Kamel Gaha

Présentation

Qu'est ce qui peut, sinon justifier du moins expliquer, la collation dans un même recueil, de recherches et d'essais publiés ou présentés à diverses occasions, sur de sujets aussi différents que la littérature maghrébine de langue ou d'expression française, les lumières, la créativité dans la langue et dans la littérature et l'acte de penser comme responsabilité éthique, sociale et politique.

C'est là le défi auquel j'ai été confronté, lorsqu'on m'a demandé de présenter mon parcours devant un aréopage d'académiciens qui m'honoraient en m'admettant en tant que pair au sein de leur honorable institution. Et ce fut pour moi le moment hautement privilégié de prendre conscience, en essayant de l'expliquer, que dans tout ce que j'ai pu entreprendre, et quel que soit le champ de recherche dans lequel je me sois impliqué, je n'ai fait qu'apprendre à penser par moi-même, de la manière la plus juste possible et la plus vraie ; et à chaque fois que nous avons le sentiment d'approcher de cette consonance juste et vraie, se confirmait en nous de la plus manière la plus sensible l'essence éthique et esthétique au fondement de toute pensée et de toute recherche ; la pensée et la recherche étant ici à prendre comme geste et comme posture emblématiques du désir de comprendre et d'expliquer une présence partagée dans le monde et dans le temps.

Cela explique, en grande partie, le choix du corpus sur lequel nous avons exercé notre inquiétude de chercheur, apprenant patiemment à dompter sa fébrilité, au contact de *l'intelligence de la langue* et de sa créativité, et mûrissant de la fréquentation d'œuvres inaugurales qui portent en elles,

d'une manière exemplaire, les gestes essentiels de la pensée et de la création comme le sceau indélébile de l'inachèvement, de la grandeur et de la beauté de l'humaine condition. Nous avons ainsi pris conscience, *a posteriori*, que ce corpus était à chaque fois constitué d'œuvres obsédées de la question du temps, mais du temps très particulier, appréhendé à l'instant miraculeux de sa mort et de sa résurrection, l'instant du gué ou du passage à haut risque, des plaines verdoyantes et sûres de l'habitude et de la tradition, aux reliefs escarpés et sublimes du possible et du sublime, au sens kantien du terme, à la fois effroi et subjugation.

C'est tout naturellement que l'œuvre de Kateb Yacine s'est imposée à nous comme célébration de cet instant miraculeux de sortie des terres mortifères de l'ancien et des ancêtres, nouveaux et anciens, comme une tension continuelle fidèlement transposée comme expérience et expérimentation sur la langue et sur les formes du discours. La « forme » du discours et de l'œuvre devient chez lui, d'une manière magistrale, un enjeu éthique et esthétique, nous sommes tentés de dire un enjeu de civilisation. Nous avons également appris de Yacine que la prise de conscience de la spécificité et de la portée de ce moment et sa traduction en œuvre ne prémunissaient pas contre les revers de l'Histoire et le retour des vieux démons de la grégarité et des peurs apocalyptiques. Kateb Yacine aura porté avec toute sa génération un rêve d'humanité et de beauté pur de toute aliénation et de toute compromission, rattrapé par les peurs et les exclusivismes des identités et des intérêts étriqués dressés de toutes parts.

Nous avons retrouvé, par-delà les siècles et les frontières, la même intensité et le même engagement à dire l'énergie et la joie de la pensée et du verbe s'affranchissant des tutelles antérieures, dans l'œuvre de Denis Diderot auquel nous avons consacré l'une de nos deux recherches principales dans *L'Énonciation romanesque chez Diderot*⁽¹⁾. Le récit d'une vie est aussi dans son œuvre la mise en récit du mouvement même de la pensée du créateur en train de s'effectuer comme dialogue avec les différentes figures ou états du moi, de son passé et de son présent. Ce souci de faire coïncider l'appétit de vie et son mouvement même avec l'énergie de la pensée et du verbe chez « l'homme de génie » est derrière la forme dialogique qui innerve

1 - Gaha (Kamel), *L'Énonciation romanesque chez Diderot*, éd. Sahar - Publications de la Faculté des lettres de la Manouba, 1994. La première étant : *Métaphore et Métonymie dans Le Polygone étoilé de Yacine*, Thèse de D.R.A (Doctorat de 3^{ème} cycle) sous la direction de M. Le Guern, Publications de l'Université de Tunis, 1979.

l'œuvre de Diderot, des écrits de jeunesse à sa maturité philosophique et esthétique ; il explique aussi son inspiration et son rythme jubilatoires et carnavalesques à la fois, qui y sont le reflet et l'intonation d'une liberté assumée comme responsabilité (éthique) et comme jouissance (esthétique).

Ainsi, donc dans les œuvres de Yacine et de sa génération comme dans celles de l'une des grandes figures du XVIII^e siècle, l'œuvre vive est le foyer où cristallise, de points de vue différents, la conscience du mouvement et du devenir comme condition et comme nécessité, à un moment particulier de l'histoire des hommes et des sociétés impliqués. L'art et la littérature, accomplis, sont les mises en forme prémonitoires de ce mouvement de « conscientisation ».

Cette lecture particulière et de Yacine et de Diderot, nous la devons essentiellement à l'intérêt tout particulier que nous avons toujours accordé à la langue et à la forme de leurs œuvres respectives ; et c'est la même motivation qui est derrière l'intérêt que nous avons eu pour les œuvres de romanciers et de poètes comme Flaubert, Baudelaire, Mallarmé, ... dans la troisième partie de ce recueil, l'une des plus longues. Mais en entrant dans l'univers propre à chacun de tous ces créateurs nous avons toujours été mû par un souci et un objectif : rendre compte de l'émotion esthétique suscitée par l'œuvre vive comme d'une expérience ontologique, esthétique et éthique, et cela conjointement, et comme fulgurance.

Dans la quatrième et dernière partie du recueil, nous avons regroupé des essais présentés à l'occasion de rencontres scientifiques autour d'enjeux plus généraux, à caractère anthropologiques, mais en rapport avec les concepts et les notions d'*identité*, de *différence* et de *fin* ou finalités ; concepts et notions que nous mobilisons fréquemment dans l'analyse de l'émotion esthétique et de l'œuvre littéraire. Le même ensemble est également constitué d'hommages à des collègues qui nous ont beaucoup apporté dans notre parcours d'enseignant et de chercheur et à qui nous témoignons notre gratitude et notre amicale reconnaissance.

La distribution des essais dans le recueil obéit à un double critère conceptuel et chronologique ; les différentes contributions sont réunies en quatre ensembles, le premier : « Littérature, identité et liberté » autour de la littérature maghrébine de langue française et de Kateb Yacine (Première partie), le deuxième : « *Sapere aude* » collationne des essais sur Diderot et sur le XVIII^e siècle, le troisième : « Le mot, la phrase, l'extase » s'intéresse

plus particulièrement à la créativité de la langue et du texte littéraire, et le quatrième : « Le devoir d'intelligence » qui reprend le titre de notre introduction au Symposium international *Réussir la Révolution...*⁽¹⁾, traite de la pensée et de la recherche comme devoir et comme responsabilité.

Cette organisation conceptuelle est aussi chronologique, puisque la succession des concepts reproduit l'ordre temporel dans lequel nous avons abordé dans notre vie de chercheur et de citoyen ces centres d'intérêt. De même, nous avons veillé à respecter cette organisation chronologique à l'intérieur de chaque ensemble, pour demeurer le plus proche possible d'un itinéraire que nous avons tenté de reconstituer, non pour le justifier ou pour le donner en exemple, mais pour comprendre, et peut-être en faire comprendre les raisons.

Reste à savoir si cet effort que nous faisons pour dégager une cohérence et une inspiration communes à l'ensemble est la marque d'une constance et d'une fidélité symptomatique aux mêmes questionnements, ou une rationalisation *a posteriori* de ce qui n'est que le fruit des hasards et des rencontres. Jacques, le fataliste, trancherait que :

« Tous les deux étaient écrits l'un à côté de l'autre. Tout a été écrit à la fois. C'est comme un grand rouleau qui se déploie petit à petit.⁽²⁾»

1 - « Le Devoir d'intelligence », Introduction générale aux travaux du symposium international : *RÉUSSIR LA RÉVOLUTION? SAVOIR, POUVOIR ET PROCESSUS DÉMOCRATIQUE*, Symposium international organisé par la BNT, juin 2014, Publications de la BNT, Tunis, 2015.

2 - Diderot (Denis), *Jacques le Fataliste et son Maître*, édition critique par Simone Lecoindre et Jean Le Galliot, Librairie Droz, Paris-Genève, 1976, p. 10. Voir dans notre deuxième partie les essais se rapportant à cette œuvre de Diderot.



Bulles et crash en temps de COVID, que dit l'économie financière⁽¹⁾ ?

Par Elyes Jouini

Les revenus de la majorité des entreprises sont en chute, nombre d'entre elles sont en danger, la consommation des ménages est en berne par crainte des licenciements, une partie de l'impact économique et sanitaire de la Covid est encore à venir et pourtant, les indices boursiers sont presque au plus haut. Alors qu'en 2019, lorsque tous les indicateurs étaient encore au vert, Robert Schiller alertait déjà quant à leur niveau anormalement élevé et quant à une possible bulle financière. Alors, sommes-nous au cœur d'une bulle?⁽¹⁾

Plusieurs effets se superposent. Les banques centrales et les États ont apporté, comme jamais auparavant, un soutien massif aux économies et les marchés sont sous perfusion d'anabolisants voire d'euphorisants. D'autre part, certaines entreprises (telles les GAFAM), sont déconnectées des PME et des États et profitent assez largement de la situation sanitaire. Mais c'est surtout l'incertitude absolue actuelle qui a anesthésié la capacité d'évaluation des marchés.

La théorie économique a, pendant longtemps, fondé son analyse des marchés sur l'argument central de rationalité fortement défendu, en particulier par Milton Friedman, avec trois arguments forts : 1. même s'il y a des acteurs irrationnels, les rationnels surperforment et les irrationnels apprennent en les observant, ou les imitent et, de ce fait se comportent de manière rationnel, 2. si les irrationnels ne sont pas capables d'apprendre, ils seront progressivement ruinés et donc laisser progressivement la place aux seuls rationnels, 3. même si les irrationnels ne sont pas éliminés, le marché devrait tout de même être

1 - D'après la conférence donnée par l'auteur en ouverture de l'université d'été de l'Asset Management, UeAM, 2020.

rationnel en moyenne car il n'y a pas de raison que les optimistes soient plus (moins) nombreux que les pessimistes. Les marchés peuvent-ils donc être définitivement considérés comme rationnels ? Ce n'est pas si simple. Déjà en 1936, Keynes avait mis en avant leur dimension « concours de beauté » en citant l'exemple de ces jeux-concours où chaque participant choisit 6 photos parmi une centaine et où les gagnants sont ceux qui ont voté pour les photos qui ont reçu le plus de suffrages. Selon cette métaphore, la valeur d'un titre est déterminée par l'attitude des autres investisseurs. La recherche montre alors que le marché – même rationnel en moyenne – peut être soumis à de fortes vagues d'irrationalité et ceci sur des périodes éventuellement plus longues que celles de solvabilité des agents rationnels.

Plus récemment, la recherche a également montré qu'il peut être rationnel d'être irrationnel ; les irrationnels peuvent atteindre – dans certains cas – des niveaux de satisfaction plus élevés que les rationnels. Pour toutes ces raisons, la valeur d'un titre financier a deux composantes : une composante rationnelle et une composante dite de *market sentiment* fondée sur le regard des autres acteurs. En période de forte incertitude, c'est cette dernière qui l'emporte.

D'autre part, Hyman Minsky met en évidence 3 types de situations en finance : 1. la *hedge finance* où les résultats suffisent pour payer les intérêts de la dette et un amortissement raisonnable du principal, 2. La *speculative finance* où les résultats suffisent pour payer les intérêts de la dette mais ne suffisent plus à amortir le principal et 3. la *Ponzi finance*, où le paiement des intérêts de la dette nécessite la souscription de nouvelles dettes. Dans le monde réel, ces trois situations coexistent. Et un ralentissement de l'économie, peut faire basculer des entreprises d'une catégorie à l'autre, voire faire basculer toute l'économie dans une bulle spéculative. A quel moment ? A partir de quand, les valorisations observées sont-elles excessives ? A quel moment ne sont-elles plus justifiées ou justifiables par les fondamentaux du marché ? A chaque épisode de bulle, il se trouve suffisamment de commentateurs pour décréter que, cette fois-ci, les valorisations observées ont un vrai fondement économique, *This Time it's Different*⁽¹⁾ !

L'un des axes de progrès majeur de la recherche en économie financière porte sur une meilleure compréhension et une meilleure identification de

1 - D'après le titre de l'ouvrage *This Time Is Different - Eight Centuries of Financial Folly*, de Carmen M. Reinhart et Kenneth Rogoff, 2009, Princeton University Press.

ces bulles. Car alors, la plupart des hypothèses traditionnelles ne sont plus valides. L'hypothèse de la rationalité, bien sûr, mais également d'autres hypothèses tout aussi classiques. Ainsi, l'hypothèse de choc économique exogène est centrale dans la plupart des modèles, or elle exclue, *de facto*, les rétroactions. Or, souvent dans les bulles (comme dans la bulle immobilière à l'origine de la crise de 2008), les chocs n'étaient pas exogènes mais fabriqués par les marchés eux-mêmes, conduisant ainsi à des boucles de rétroaction, des phénomènes d'amplification que la théorie traditionnelle ne permet ni de prévoir ni d'analyser. Les bulles, enfin, sont caractérisées par une forte instabilité voire une inversion des causalités. En cas de guerre ou de catastrophe, un choc sur l'économie entraîne un choc sur les marchés. En 2008, un choc sur les marchés a entraîné un choc sur l'économie. Dans le cadre de la COVID – et c'est peut-être en ceci que *This time it's different* – le choc sur l'économie est là et ... il n'y a presque pas de choc sur les marchés !

Expliquer la volatilité excessive des marchés, la déconnexion entre sphères réelle et financière, l'apparition des bulles, prévoir leur évolution, constituent des défis majeurs pour la recherche.

Pourquoi est-ce important ? Parce que nous faisons partie du modèle. Dans d'autres sciences, même sans compréhension profonde des phénomènes observés, on peut imaginer que des outils sophistiqués (intelligence artificielle ou autre), puissent conduire à des prévisions de qualité, simplement en analysant les données et en identifiant des *patterns*. En économie financière, nous sommes acteurs du marché et notre compréhension des phénomènes est l'un des fondamentaux de la dynamique de ces marchés. Mieux comprendre les causes et les liens est essentiel pour mieux anticiper et maîtriser les retournements de marché et pour être à même de savoir si *This time it's different* !

Références

- Beddock (A.) et Jouini (E.), 2020. Live Fast, Die Young: Equilibrium and Survival in Large Economies, à paraître, *Economic Theory*.
- Friedman (M.), 1953. *The case for flexible exchange rates. Essays in Positive Economics*, University of Chicago Press, Chicago.
- Jouini (E.) et Napp (C.), 2011. Unbiased Disagreement in financial markets, waves of pessimism and the risk return tradeoff, *Review of Finance*, 15, 575-601.

- Keynes (J. M.), 1936. *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, traduit par Jean de Largentaye, éditions Payot, chapitre 12.
- Minsky (H. P), 1982. 'The Financial Instability Hypothesis: Capitalistic Processes and the Behavior of the Economy' in C.P. Kindleberger and J.-P. Laffargue, eds, *Financial Crises: Theory, History and Policy*, Cambridge: Cambridge University Press, 13-29.
- Shiller (R. J.), 2000. *Irrational Exuberance*. Princeton University Press.



Jalons pour un dialogue entre la sociologie et l'histoire

Par Mohamed Kerrou

Le dialogue entre la sociologie et l'histoire est ancien dans la mesure où il émerge au XIX^e siècle avec les initiateurs des sciences sociales (Durkheim Emile, Fustel de Coulanges Denis, Seignobos Charles ...) et se poursuit depuis, en mettant en exergue à la fois les convergences et les divergences au niveau du questionnement et de la méthode, comme l'illustre entre autres le débat entre Pierre Bourdieu et Roger Chartier (*Le sociologue et l'historien*, Paris, Agone, 2010).

La question est de savoir, pour le cas de la Tunisie, ce qu'il en est de l'échange entre ces deux disciplines des sciences sociales, au cours des décennies passées.

L'étude d'histoire urbaine de la ville de Tunis entreprise par Paul Sebag, le long d'un demi-siècle de recherche, illustre parfaitement le dialogue soutenu entre la sociologie et l'histoire, le long de la seconde moitié du XX^e siècle.

Juriste, philosophe et sociologue de formation, Sebag qui s'est fait connaître surtout par ses enquêtes de terrain ayant pour objet les quartiers pauvres de la capitale (la Hara, Saïda, Sidi Fathallah, Borgel...) entre dans l'univers de l'histoire par le biais des relations de voyage. Lecteur insatiable, il affectionne ce genre de témoignages vivants riche d'informations et de détails tout en étant, par le style littéraire, captivant.

Paul Sebag lit en plusieurs langues (l'italien, le français, l'espagnol, l'anglais...) et tout type de document écrit suscite sa curiosité de savant au point que la sociologie n'est, comme le dit Lilia Ben Salem, qu'une facette de sa formation et de sa pratique scientifique. Néanmoins, la « science de

la société » marque en profondeur les travaux historiques qui dominent sa production au point qu'il est, à la fois, les deux : sociologue et historien.

Sa particularité consiste à joindre la connaissance des textes avec l'observation du vécu des Tunisiens, tout en interrogeant le passé selon une grille de lecture sociologique. Ainsi, son œuvre majeure qu'est *l'Histoire de Tunis* adopte, quelque soit la période, la même plan ventilé en trois rubriques : la population, la ville et les activités urbaines. Tout est passé au peigne fin : les groupes ethniques (musulmans, juifs et européens), les quartiers, les monuments et les environs, l'artisanat, les industries, le commerce et les échanges, sans oublier les activités intellectuelles, les fêtes et les rituels religieux et séculiers.

Le même plan est adopté pour *Tunis au XVII^e siècle* avec la même rigueur méthodologique et les nombreuses références bibliographiques, en y ajoutant un volet sociologique relatif à la maison et à la famille. Au travers de ce volet, Sebag éclaire le lecteur non seulement sur l'architecture, le décor et le mobilier des maisons tunisoises, mais également sur les mœurs et les mentalités. Du coup, c'est une histoire vivante et innovante qu'il lègue aux générations présentes et futures. Tout en étant classique au niveau de la forme et du contenu, une telle histoire est rigoureusement documentée et écrite simplement, sans fioritures.

En somme, tout intéresse le sociologue historien Sebag doté d'un esprit encyclopédique : les hommes, les idées, les manières d'être et d'habiter, la politique et les rapports sociaux saisis dans leur singularité et globalité, sachant que le premier livre de Sebag est une monographie de la Tunisie publiée en 1951.

Au sein de l'université de Tunis, à la Faculté des Lettres et des sciences, un autre sociologue historien s'activait à déchiffrer la période contemporaine, en focalisant son attention sur les rapports culturels et idéologiques au XIX^e siècle, puis en étudiant, dans un second temps, les mouvements politiques et syndicaux dans la première moitié du XX^e siècle. Même s'il inscrivait ces mouvements dans un cadre plus large, celui des crises et des mutations du monde islamo-méditerranéen, l'analyse sociologique trouvait ses lettres de noblesse plutôt dans ses écrits du XIX^e siècle, quand il abordait avec « distanciation et engagement » (N. Elias) la question cruciale de la Réforme « Nahdha », entre l'Orient et l'Occident.

Sa méthodologie est orientée vers le questionnement de la société tunisienne et vers les idées et les représentations que cette société s'est donnée d'elle-même dans un contexte historique marqué par la montée de l'hégémonie occidentale. L'étude de la pensée tunisienne et musulmane lui donne, en effet, l'opportunité d'aborder des débats de société comme ceux de la science et de la religion, de la langue et de la culture, de l'émancipation de la femme musulmane, des liens entre l'urbain et le rural et des rapports entre l'individu et le pouvoir.

Du coup, son tableau sociologique de la société tunisienne permet de cerner les structures endogènes de l'administration beylicale et de la hiérarchie sociale ainsi que les fondements de l'évolution historique au contact de l'Orient et de l'Occident. S'il ne recourt pas aux archives de l'Etat, il prend en considération l'ensemble de la littérature réformiste arabe et l'examine par le moyen d'une conceptualisation marxisante, inspirée des classiques et de ses maîtres de pensée, le sociologue Henri Lefebvre et l'historien André Nouschi, le directeur de sa Thèse. Celle-ci est publiée en 1974, en même temps qu'une dizaine de ses articles réunis sous le titre générique d'*Etudes d'histoire sociale tunisienne du XIX^e siècle*, où il traite de nombreux sujets allant de l'historiographie et de la recherche historique en Tunisie jusqu'à la pensée réformiste portée par des hommes illustres tels que Khéreddine, Ibn Dhiaf et Bayram V. Une telle somme constitue une extension de sa Thèse avec le but explicite de préciser la périodisation du mouvement de la renaissance dans le monde arabo-musulman et de réfuter le préjugé d'une vacuité culturelle dans les sociétés musulmanes, en particulier en Tunisie.

De son côté, le sociologue Hachemi Karoui inaugure sa carrière par une Thèse de doctorat, dirigée par Jacques Berque, sur *La Régence de Tunis à la veille du protectorat français*. Chercheur au CERES (Centre d'études et de recherches économiques et sociales), il publie des travaux qui relèvent des deux disciplines en privilégiant des collaborations avec des collègues sociologues et historiens. Aussi, il se distingue par un livre au titre évocateur *Quand le soleil s'est levé à l'Ouest*, co-écrit avec Ali Mahjoubi, dont l'objet est d'examiner la double logique de l'occupation et de la résistance en Tunisie en 1881, l'an de l'établissement du protectorat français. Pour cela, trois thèmes sont abordés : les menées impérialistes, la chronique de la résistance et la chronique de l'exil. Les facteurs internes et externes sont pris en considération pour examiner l'effondrement de l'État beylical ayant pressuré son peuple par l'impôt et l'injustice des beys et de leur cour, les politiques des nouveaux

maîtres visant la soumission du pays ainsi que les sursauts de résistance et les actes de désespoir. L'information historique abondante renforcée par le recours aux images, dessins et cartes géographiques croise l'analyse sociologique des raisons financières, économiques, politiques et sociales ayant présidé au protectorat. De même, l'examen de la résistance permet de pointer les différences entre les populations urbaines qui font, à l'époque, preuve d'une grande passivité générée par la tradition de soumission au pouvoir central et les populations rurales, montagnardes et nomades qui prennent une part active dans l'affrontement des forces françaises.

Deux jeunes chercheurs à l'Institut national d'art et d'archéologie (INAA – actuel INP) ont été initiés par Hachemi Karoui au dépouillement des archives nationales : Lahbib Chebbi et Moncef M'Halla. Le premier est sociologue et le second est historien, de formation. Chacun construit, à sa manière, ses objets de recherche en posant des jalons de dialogue entre les deux disciplines des sciences sociales. Lahbib Chebbi se distingue par une Thèse où, pour la première fois en Tunisie, l'histoire (urbaine) est problématisée à travers la thématique de l'imaginaire littéraire et idéologique des voyageurs européens et des pratiques municipales locales. Par une démarche comparable à celle de l'archéologie du passé récent (le XIX^e siècle), le sociologue ambitionnait de découvrir une clef de compréhension des mécanismes de la société. L'analyse des sensibilités à l'espace urbain se poursuit avec son roman « La fêlure. Mémoires d'un Cheikh », ce petit chef-d'œuvre de la littérature tunisienne francophone qui est une allégorie construite autour d'une épidémie déclarée au lendemain de la révolte de 1864 et dont l'auteur se sert pour décrire l'attitude des Tunisiens face à ce qui était perçu à l'époque comme étant de véritables fléaux : la modernité, l'acculturation et l'inversion de l'échelle des valeurs. La question de fond demeure liée à la thématique de la mort et de sa gestion par les contemporains, ce sujet de thèse d'État que Lahbib ne put malheureusement achever.

De son côté, Moncef M'Halla qui avait tenu à rendre hommage à son collègue et ami parti trop tôt, à l'âge de 39 ans, orienta ses recherches vers des objets socio-anthropologiques tels que la médina, les tribus, le culte des saints, la prostitution, le savoir khaldounien ainsi qu'une recherche en cours, engagée depuis une dizaine d'années, à propos des rituels funéraires des souverains, depuis la fondation de Kairouan jusqu'à l'abolition de la monarchie husseinite, au lendemain de l'indépendance nationale.

Bibliographie indicative

- Ben Salem (Lilia), « Paul Sebag sociologue ? », in *De Tunis à Paris. Mélanges à la mémoire de Paul Sebag*, sous la direction de Claude Nataf, Paris, Editions de l'Eclat, 2008, pp. 125-134.
- Chebbi (Lahbib), (Thèse soutenue sous le nom d'OULED Mohammed Lahbib), *L'imaginaire et la ville : le cas de Tunis du XIX^e siècle (1800-1881)*, Thèse de doctorat de 3^{ème} cycle de sociologie, sous la direction de Gilbert Durand, Université des sciences sociales, Grenoble II, 1977.
- Chebbi (Lahbib), *La fêlure. Mémoires d'un cheikh. Roman*, Tunis, Salammbô, 1^{ère} éd. 1985 ; 2^e éd., Tunis, Cartaginoiseries, 2016, préface de Mohamed Kerrou.
- Chebbi (Lahbib), « Programme d'une étude sur la mort » (projet de Thèse d'Etat en Histoire contemporaine sous la direction de Mohamed-Hédi Chérif ; article publié à titre posthume), *CATP-INP*, n°10, 1990, pp. 7-22.
- Karoui (Hachemi), *La Régence de Tunis à la veille du protectorat français : débats pour une nouvelle organisation 1857-1877*, Thèse de doctorat de 3^e cycle, sous la direction de Jacques Berque, Paris, Ecole pratiques des hautes études (EPHE), 1973.
- Karoui (Hachemi), *Quand le soleil s'est levé à l'Ouest. Tunisie 1881 – Impérialisme et résistance*, Tunis, Cérès Productions, 1983.
- Karoui (Hachemi), *Les sociétés musulmanes au miroir des œuvres d'art*, Tunis, Cahiers du CERES, Série Sociologique n°25, 1996.
- Kerrou (Mohamed), "In Mémoriam. Paul Sebag (26 septembre 1919 - 4 septembre 2004)", *Ibla*, n°95, Vol. 68, 2005, pp. 3-20.
- M'Halla (Moncef), « Hommage à Lahbib Chebbi (1949-1988). Pour une histoire des mentalités », *Ibla*, n°165, Vol. 53, 1990, pp. 59-93.
- M'Halla (Moncef), « La Médina, un art de bâtir », *Africa*, XII, 1998, pp. 33-98.
- M'Halla (Moncef), *Lire la Muqaddima d'Ibn Khaldoun. Deux concepts clefs de la théorie khaldounienne : açabiya et taghalub*, Tunis, CPU, 2008.
- Sebag (Paul), *Tunisie. Un essai de monographie*, Paris, Editions sociales, 1951.

- Sebag (Paul), *Tunis au XVII^e siècle. Une cité barbaresque au temps de la course*, Paris, L'Harmattan, 1989.
- Sebag (Paul), *Tunis. Histoire d'une ville*, Tunis, L'Harmattan, 1998.
- Tlili (Béehir), *Les rapports culturels et idéologiques entre l'Orient et l'Occident, en Tunisie (1830-1880)*, Tunis, Publications de l'Université de Tunis, 1970.
- Tlili (Béehir), *Etudes d'histoire sociale tunisienne du XIX^e siècle*, Tunis, Publications de l'Université de Tunis, 1974.

اهتمامات راهنة للفلسفة في تونس

محمد محجوب

لا يمكن أن يكون الحديث عن الاهتمامات الراهنة للفلسفة في تونس حديثا مستوفيا لكل ما كتب فيها ويكتب. فمثل هذا الغرض بعيد المنال استغراقا، فضلا عن كونه ليس مطلوبيا، إذ كنت أريد فقط أن أرسم من موقع نظري إلى الفلسفة في تونس تشكّلها الذي أرى: مشهدها وأسئلتها واستشكالاتها والممارسات المختلفة التي تقوم عليها.

إنّ وصف الاهتمامات الراهنة للفلسفة في تونس لا يمكنه، مثلما قد نتخيل، أن يرتب ما يجري من الفلسفة بحسب التيارات والانتسابات الفلسفية المختلفة للذين يكتبون في الفلسفة في تونس اليوم. وهو بدلا من ذلك يريد رصد الإيماءات الفلسفية الأساسية التي تُرسم «اليوم» في لوحة الفكر الفلسفي اليوم وهنا، مما يعني أنّ المنخرطين في تلك الإيماءات ليسوا بالضرورة من الممارسين للفلسفة في تقنياتها، وإنما هم ينخرطون في إيماءة يمكن للفلسفة أن تضطلع بها لأنها تنتمي إلى نفس «اللحظة المفهومية».

ما يصدر في تونس كثير نسبيا، وهو يتوزع بين الترجمات والدراسات والأطروحات، والتأليفات التي سأسمّيها تأليفات مفكرة، أو تمارين تفكيرية مختلفة. فإذا نظرنا إلى ما يكتب في الفلسفة خارج هذه الحدود البيداغوجية و«الإشهادية»، أمكننا أن نرصد إيماءتين فلسفيتين كبيرتين في تونس، هما الإيماءتان اللتان أُرصد فيهما الاهتمامات الراهنة للفلسفة عندنا.

- إيماءة أولى سأسمّيها إيماءة الاستئناف الفلسفي.

- إيماءة ثانية سأسمّيها إيماءة التملك الفلسفي.

هاتان الإيماءتان هما ما تشتغل عليه الفلسفة في تونس اشتغالا واعيا وإن لم يعبر دائما عن نفسه بنفس القدر من الوضوح.

أعني بالاستئناف عمل الفيلسوف الذي يأخذ على عاتقه أن ينظر في موضوعات الفلسفة المختلفة، ومثلا في موضوعاتها المطروحة عليها اليوم في العالم، ومثلما تتناولها جماعة الفلسفة في العالم، وأن يستأنف فيها النظر انطلاقا من معطيات لا تدرجها ضمنها الاضطالعات الفلسفية العالمية اليوم.

وأعني بالتملك عمل التفلسف الذي يريد أن ينطق اللغة بما لم تتسع له، وأن يجلب إلى الفهم والتمثل إشكاليات الفكر الآخر الآن، وإشكاليات الفكر غير الآخر الذي من الأمس، من أجل صياغتها لنا نحن الآن وهنا: وأعني بصياغتها الآن وهنا: صياغتها وفق إشكالياتنا نحن اليوم. ذلك سؤال «استشكال اليوم الفلسفي»، وهو الاستشكال الذي يريد يسائل الفكر عن الكيفية التي يمكنه أن يضطلع وفقها بإشكالية الفكر العالمي اليوم، وعيا منه بأن هذه الإشكالية قد تناضجت في غفلة منه، وعلى غير مواكبة، وفي غير لغته، وخارج تطور الآخر التاريخي، وخارج تناضج اللغة المفهومية التي أهلت الفكر العالمي لاحتضانها...

إنني هكذا أجيب عن سؤال طُرح ولا يزال يطرح عليّ: من هذا «النحن» الذي تريد أن تحدد استشكال اليوم الفلسفي بالنظر إليه، وباعتباره؟ ألا يوشك أن يكون هذا «النحن» تجديدا مبتذلا لهوية «ثقافية» تُلْفِظ وتُرفَض باسم الخصوصيات المختلفة، هذا الآخر الذي هو العالم اليوم؟ ألا يكون من الأجدى أن نتبنى المقاربات «مابعد الكولونيالية»، و«الديكولونيالية»، للرد على هذه المركزية الثقافية الغامرة؟

إنني على العكس من كل ذلك لا أعرف هذا النحن إلا كزمانية تأرخت أعني كزمانية تبحث عن تحيين وتبحث عن مجادلة السائد الفلسفي من منطلق بل من معترك تحيينها: ولذلك تجرب الفلسفة، وتطرح أسئلة يمكن إجمالها كما يلي: ألا يكون المدخل إلى تحيين أنفسنا اختبارا لإمكانات الذاتية فينا انطلاقا من الشعر؟

إن حوار الشاعر والفيلسوف هو التجريب الأول لمقام الذاتية في أنفسنا: يبحث الشعر عن الإنسان. ويقدر جيدا أن هذا الإنسان في فضاءنا الإسلامي والعربي، وفي زمنيته المخصوصة بنا، غائب، وأنه لم يحدث كظاهرة تاريخية مثلما حدث على الضفة الأخرى، بل على الضفاف الأخرى. ولكننا نعرف جيدا أن هذا الإنسان الذي ليس مجرد خرقة، ولا مجرد جثة، وليس أفولا، وليس «مزق تاريخ»، هذا الإنسان القادر والمريد والعارف، هذا الإنسان الحديث قد أسسته المعرفة، وأسسها العلم، ولذلك كان إنسان الميتافيزيقا: فكيف نؤسسه هنا، في هذا الفضاء الخالي؟ كيف يستطيع الإنسان في فضاءنا أن يكون ذاتا، تنتظم العالم وفق رؤيتها، بل تعينه مرئيا فقط: بعودة إلى مجادلة تاريخه - تاريخ غيابه؟ أم بإنشائه شعريا، استيقيا كما يفعل الشعراء؟ إن سؤال الشعر ليس موقف الشعر. سؤال الشعر هو مراودة للزمان على مغامرة تتدق منها الأعناق: هل يمكن أن نؤسس إنساننا شعريا، هل يمكن تأسيس إنسانية شعرية؟ لا يهمنا موقف الشاعر فهو إجابته التي يشيرون إليها بكلمة «الموقف»، فتغادر الشعر مغادرة ليس يزيئها حتى أنها تنتصر إلى الحداثة ضد الأصولية

التجريب الثاني الذي جربته وما أزال هو تجريب الترجمة وهو استشكال يمكن أن يجد عبارته في التساؤل التالي: ألا يكون تحيين أنفسنا من قبيل إنطاق أنفسنا التي لنا بالآخر، أعني إيواؤه في لغتنا، باعتبارها كل ما نملك؟

«هل يمكن اختزال تجربة فكرية برمتها بتقويل لغة من اللغات للمرادف المفهومي الذي تتلخص فيه تلك التجربة؟ إن هذا هو جوهر المشكل في ترجماتنا الفلسفية العربية: فنحن لن نخلق فلسفة بإحداث كلمات الفلسفة. وإن قائمة المفاهيم التي تؤدي ترجماتها

من غير أن تتمثل مقتضياتها لقائمة طويلة مطولة : فهذه لغة تكاد لا تسمع نفسها، وإنما في هذا يكمن مشكلها الحقيقي.

إن الترجمة الفلسفية العربية بصدد خلق سياق لغوي لئن لم يصطحبه سياق الشيء الفلسفي، أشبه أن تصبح اللغة الفلسفية جعجة ولغوا. وإنما لنرى اليوم بيننا أنسجة لزيقة من الدوال التي لا ندري عما تحدث. لذلك لا يمكن أن يكون الفيلسوف الذي يأتي اليوم ترجمانا فحسب، إنه خاصّة مفكر، جوهر تفكيره أن تخلق الترجمة على يديه سياقاً يوازن الأصل، بل أن يخلق لها هو هذا السياق الموازن للأصل، حتى تكون ترجمة بحق، أعني أن تتكلم انطلاقاً من الشيء نفسه : غيراً.

إن جيل الترجمة العرب اليوم، ولاسيما المتفلسفة منهم، لا يمكنهم الاكتفاء بتعليم الفلسفة عبر الترجمة، بل إن عليهم أن يتفلسفوا، أي أن ينظروا إلى الشيء الذي بات يعطي الفلسفة، كل فلسفة : العالم».

إن تجربة الترجمة قد أوقفتني على أنها مشروطة بممارسة الفلسفة نفسها .. ولذلك فكل ترجمة تفكير، في نفسها كترجمة، أي كسؤال عن حدود التعبير، وعن لا نهائية التفكير الذي يصاحبها .. ولا يمكن أن نتفلسف إلا أن نستشكل اليوم الذي نحن فيه : أعني أن نحدد إشكاله بالنسبة إلينا، وأن نعين تشكله علينا : ذلك هو بالتحديد ما يهتم به مشروع الفكر التأويلي الذي يطرح سؤالاً محرجاً ويحركه طموح عسير جداً : كيف يمكننا اليوم أن نحين التأويليات من خلال إحراجها بأسئلتنا نحن : إن ما أطمح إليه تحديداً هو تعديل الإشكالية التأويلية التي تحدت في وجهها الحديث منذ شلايرماخر، كيف يمكننا تعديلها من خلال إلحاق الإحراجات التأويلية التي يطرحها وضعنا التأويلي ومأثورنا التأويلي، هذا المأثور الذي قال عنه بول ريكور جملة الشهيرة :

« إن المشكل الذي تطرحه الثقافات اللاأوروبية أو اللاأمريكية أوضح وأشد جذرية من مشكلنا نحن. ذلك أن إعادة تملك الماضي لم تعد تقبل تصوورها كتطبيق، وإنما كعبور [شاق عليها من خلال] شك جذري يضاهاي مماسفة [noitaicnatsid] شاقاً أحياناً. وفي نفس الوقت فإنه لم يعد ممكناً أن نرجع كل مماسفة إلى الاغتراب المنهجي [المعروف]. وإنما المماسفة جزء لا يتجزأ من الأسلوب الحديث بحق في العلاقة بالتقليد. وفي هذا المعنى، فإن عين المماسفة هي التي تجعل إعادة التملك والتجريد المنهجي ممكناً».



Extinction annoncée des études médiévales françaises en Tunisie : causes et conséquences

Par Samir Marzouki

Il fut un temps, naguère, où notre pays abritait un nombre respectable, tout étant relatif, d'universitaires francisants médiévistes ayant publié des thèses, des ouvrages ou des articles, en Tunisie ou en France ou ailleurs, cités dans les bibliographies, les thèses et les articles de revues scientifiques qui comptent. Cette race est en train de s'éteindre car, avec l'évolution de l'état de maîtrise de la langue française en Tunisie, y compris chez les étudiants de langue et de littérature françaises et les « réformes » des programmes qui en ont tenu compte, surtout la réforme dite « du LMD », la langue française médiévale comme la langue du XVI^e siècle, n'est plus enseignée nulle part sauf au niveau du master et pas partout ou encore au niveau de l'agrégation. La littérature médiévale ne pouvant sérieusement être appréhendée sans connaissance approfondie de la langue dans laquelle elle est composée, autant dire adieu aux études médiévales françaises et à la moindre contribution scientifique tunisienne à ce domaine dans le proche avenir.

On pourrait se faire une raison en invoquant le caractère inéluctable du recul de la langue française ou encore le contexte de l'apprentissage de cette langue qui n'est plus le même qu'autrefois. Mais que l'on se rappelle que, si ma génération, par exemple, celle qui est allée à l'école concomitamment à l'indépendance du pays, a certes tiré bénéfice d'un environnement francophone plus présent qu'aujourd'hui, cet environnement n'a jamais été identique à celui qui prévalait et prévaut encore en France ou dans les autres pays francophones, que les meilleurs francisants du pays avaient appris le français non à travers le cercle familial mais bien à l'école et que cette langue qui est devenue pour eux une langue seconde leur était au départ tout à fait étrangère. Dans cette génération, beaucoup d'élèves sont restés sur la touche mais ceux qui ont poursuivi leurs études ont pu, dans bien des domaines,

rivaliser avec les meilleurs et les spécialistes de français qui ont achevé leurs études en France n’y étaient pas les derniers de leurs classes, loin de là. Soumis à une exigence impérieuse, ils avaient donné le meilleur d’eux-mêmes et pu se hausser au niveau des plus performants, certains d’entre eux tentant les prestigieux concours de l’agrégation de Lettres classiques, de grammaire ou de Lettres modernes. Dans ces conditions, il était logique qu’il y ait parmi eux des médiévistes et de bons médiévistes. Je me souviens que, revenant en Tunisie après avoir réussi à l’agrégation et été recruté comme assistant à la faculté des Lettres et Sciences humaines, la seule à l’époque, je me suis improvisé enseignant de littérature médiévale pour faire face à un départ massif et impromptu de coopérants et que j’avais pu le faire parce que j’en avais les moyens intellectuels et linguistiques, du fait de mes études antérieures en Tunisie, puis en France, tout à fait égales en pertinence et en valeur et présentant les mêmes exigences. Je me souviens même que, plus tôt dans mon parcours d’élève à Sadiki, mes camarades les moins studieux ne réussissaient pas au baccalauréat tunisien et obtenaient le baccalauréat français sans coup férir. A l’université, j’ai été lauréat de mes différentes promotions, en Tunisie et aussi en France et, à l’époque, cela n’avait rien d’étonnant en raison de la qualité de l’enseignement que nous recevions et des exigences qui étaient celles des examens et concours que nous passions.

J’ai dirigé moi-même d’excellentes thèses de littérature médiévale et siégé dans des jurys en France qui sanctionnaient des recherches médiévistes menées par de jeunes tunisiens qui sont aujourd’hui enseignants dans nos universités ou au Canada ou dans d’autres pays. Cependant, presque personne parmi eux n’enseigne la spécialité qui est la sienne parce que cette spécialité ne s’enseigne plus. Une jeune collègue, Insaf Machta, dont la thèse intitulée *Poétique de la ruse dans les récits tristaniens français du XII^e siècle* a été publiée chez Honoré Champion à la suite de son envoi, par mes soins, à un grand médiéviste français, le Professeur Jean Dufournet, s’est reconvertie dans l’enseignement du cinéma.

Certains pensent que ce délitement et cet éloignement du niveau de connaissance spécialisée de la langue et de la culture de l’ancienne métropole sont historiquement inéluctables et ne pouvaient qu’advenir mais je rappelle qu’il y a des pays qui n’ont aucun rapport historique avec la France et où, pourtant, les études médiévales françaises touchent certes peu d’étudiants-chercheurs mais sont d’un excellent niveau : la Russie, la Pologne, les États-Unis par exemple. Nous aurions pu, nous aussi, ne pas perdre cet avantage

acquis et imaginer une double filière pour les études françaises, une filière commune où le français aurait été étudié en tant que langue étrangère et une filière élitiste qui aurait gardé l'efficacité et le lustre des formations qui nous faisaient rivaliser avec les meilleurs spécialistes du monde, d'autant que les rapports, dans le domaine de la littérature, entre notre monde médiéval arabe et le monde médiéval français sont importants et que, du fait de notre bilinguisme et de notre double culture, nous sommes les plus aptes à éclairer ces rapports. Ainsi, j'avais publié, quasiment à mes débuts, un article dans la revue du CERES, sur « Islam et musulmans dans *la Chanson de Roland* » qui est le plus cité de mes articles et qui a nourri la réflexion de bien des chercheurs à travers le monde. Une jeune collègue, Jouda Sellami, est en passe de soutenir une habilitation dont le dossier comporte un ouvrage de longue haleine consacré à l'image de Saladin dans la littérature française médiévale et plus récente. Je plains cette collègue compétente dont le champ de recherche se restreint de plus en plus et qui, bientôt, aura à peine le loisir d'exercer sa véritable spécialité.

Ceci dit sans préjuger de la perte de savoir, de finesse d'analyse et de familiarité avec la langue et la culture qui peut affecter tout francisant non spécialiste de langue et de littérature médiévales en raison de sa non-acquisition de l'arrière-plan historique et culturel permettant de comprendre et partant d'analyser les œuvres littéraires les plus récentes. Peut-on, par exemple, comprendre le caractère volontairement et artistiquement désuet du fameux « Pont Mirabeau » d'Apollinaire si l'on ne sait pas qu'il se réfère sans le dire à une chanson médiévale, « Gaiete et Oriour » ou, encore plus simplement, si l'on ne sent pas, parce qu'on a lu et analysé des textes médiévaux, qu'il fait allusion à l'univers de ces textes et à leur rythme ?

Il y a une toute autre spécialité, la littérature antique où nous avons eu de bons spécialistes et où aucun de nos jeunes collègues ne connaît suffisamment de latin pour pouvoir faire autre chose que répéter les affirmations des chercheurs étrangers sur notre propre littérature. Une tentative avait été faite, il y a fort longtemps, de réintroduire l'enseignement du latin, à titre optionnel, dans la seule section Lettres, de l'un des lycées pilotes mais cette section a vite fait elle-même de disparaître sans inquiéter outre mesure les décideurs. Ainsi, notre pays qui a été une province romaine pendant plusieurs siècles, qui abonde en inscriptions latines et en monuments et ruines romain au point qu'un de mes maîtres latinistes de Clermont-Ferrand, Jean Volpihac, m'a dit, après l'avoir parcouru de long en large, qu'il n'a rien à envier à l'Italie

en matière de ruines romaines, est actuellement incapable de produire les spécialistes capables d'étudier cette période historique glorieuse qui lui a permis d'offrir plusieurs empereurs puis plusieurs papes à l'Europe et qui, en littérature, a offert à l'humanité plusieurs chefs-d'œuvre que nous sommes devenus incapables de lire et d'étudier dans leur texte original. Et plus nous perdons de ces savants qui ont su nous révéler les secrets de ces œuvres en raison de leur familiarité, acquise à la suite d'une longue patience et d'efforts colossaux, avec leur langue originale, plus nous nous éloignons d'une partie importante de notre patrimoine en laissant aux autres le soin de nous en révéler la richesse et les subtilités.

Par rapport aux langues étrangères, toutes les langues étrangères, y compris la langue française dont l'impact dans le pays demeure pourtant important, nous avons abandonné l'exigence qui faisait que nous dominions les locuteurs natifs de ces langues ou au moins rivalisions avec eux et ne nous sentions pas étrangers sur leur terrain. Combien de fois ai-je entendu des collègues justifier l'indigence et la faiblesse avérée de copies ou de prestations orales d'étudiants en disant qu'après tout, il s'agissait d'une langue qui n'est pas leur langue maternelle, avec l'envie folle de leur crier que ce n'était pas non plus ma langue ou leur langue maternelle à eux, ni celle de Salah Garmadi ni celle de Taoufik Baccar ou de Abdelaziz Kacem ou de Mongi Chemli ou de Abdelkader Mhiri, pourtant spécialistes d'arabe et non de français ! Nos décideurs ont opté pour l'aplatissement de la courbe et pour l'encouragement du moindre effort et c'est sans doute, au moins en partie, ce qui nous a fait dévaler dans toutes les évaluations internationales. Est-ce rédhibitoire ? Un sursaut est-il impossible ? Espérons que non même si un délitement aussi long et aussi général semble difficile à enrayer.



Actualité de Spinoza

Par Jaleddine Saïd

Bien que notre propos se rapporte à l'actualité du spinozisme dans le monde académique arabe et notamment maghrébin, et bien qu'un remarquable travail de recension ait déjà été réalisé par notre collègue S. Mosbah⁽¹⁾, qu'il nous soit permis de reprendre la question à partir d'un événement qui date relativement un peu, celui du Colloque international sur *Spinoza, France/ États-Unis*, organisé à Paris 8, les 3 & 4 Juin 2016.

Ce Colloque a vu le jour suite au développement des études spinozistes aux États-Unis (dans le vieux continent, et notamment en France, elles y sont déjà installées depuis fort longtemps), et a permis d'entamer une tradition voulue tant par les français que par les américains, tradition qui est d'ores et déjà souhaitée et recherchée par certaines universités arabes *encore peu ou prou férues de philosophie* et dont l'intérêt pour l'auteur de l'*Ethique* et du *Traité théologico-politique* devient de plus en plus manifeste.

Dans la première Session du Colloque, P.-F. Moreau, répondant à Edwin Curley (connu comme principal traducteur de Spinoza en anglais), rappelle qu'au lendemain de la 2^{ème} guerre mondiale les recherches philosophiques se sont poursuivies dans différents pays en vase clos ; les chercheurs ne se connaissaient guère et ne se lisaient peut-être même pas. Mais depuis une quarantaine d'années (1977), différents colloques organisés à l'occasion du Tricentenaire de la mort du philosophe hollandais ont permis aux uns et aux autres de se rencontrer, de se lire et de discuter. Les rencontres internationales se sont multipliées, contribuant ainsi à l'enrichissement des recherches

1 - Cf. Bulletin de bibliographie spinoziste, in *Archives de philosophie*, N° 4/ 1991 et N° 4/2005.

Cf. aussi Salah Mosbah, « Spinoza et le problème du théologico-politique en Tunisie », in *Rue Descartes*, 2008/3 n° 61 | pages 42 à 50.

spinozistes, et c'est alors qu'on a pu connaître, outre les éminents spécialistes français, les spécialistes italiens, allemands, hollandais, américains, etc.

Qu'en est-il maintenant de notre philosophe dans le monde universitaire arabe, et de l'intérêt qu'il ne cesse de susciter depuis quelque temps ?

Sans nous attarder à l'engouement que la pensée de Spinoza a pu susciter, au début du siècle dernier, chez un Etienne Burnet, grand Médecin à l'hôpital Charles Nicolle de Tunis, ou à l'inspiration qu'a pu trouver un autre médecin-poète, Lorand Gaspar (seconde moitié du XX^e s.) dans sa lecture de *l'Ethique*, nous nous devons d'insister cependant sur la Thèse de Fouad Zakaria sur Spinoza⁽¹⁾, premier ouvrage arabe de longue haleine s'il en est ; et osons insister, aussi, sur l'engouement des tunisiens, qui alla crescendo, depuis 1967, avec des travaux de recherche réalisés en France sous la direction de grands spinozistes tels que Ferdinand Alquié, Martial Guérout, Alexandre Matheron, Gilles Deleuze, etc., travaux qui, tout en étant convaincus de « l'occidentalité » du philosophe, n'en admettaient pas moins l'origine historico-théorique non-occidentale de sa pensée : Spinoza le juif fut, en effet, à l'école de la philosophie arabe classique par la médiation de grands auteurs juifs comme Maïmonide (1138-1204) et Gersonide (1288-1344)⁽²⁾.

Il faut dire que c'est la célébration, dans différents pays, du Tricentenaire de la mort de Spinoza qui a déclenché l'engouement pour les études et recherches spinozistes, et qui a consacré « la véritable naissance du spinozisme académique tunisien en institutionnalisant son étude selon les méthodes de Guérout, d'Alquié, d'A. Matheron, de Deleuze... » ; « les domaines d'investigation étaient respectivement l'épistémologie et la politique (A. Chenoufi, 1977), la métaphysique et la politique (F. Haddad, 1978-80), l'éthique et la morale (J. Saïd, 1980-84), l'anthropologie (A. Chenoufi, 1987),

1 - Zakaria (Fouad), *Spinoza* (en arabe), Dar Ettanour, Beyrouth, Liban, plusieurs éditions.

2 - Cf. l'ouvrage monumental de Wolfson, *The philosophy of Spinoza*, New-York, Schocken Books, 1969.

Cf. l'article de Salah Mosbah, *Spinoza et le problème du théologico-politique en Tunisie*, in *Revue Descartes*, N° 61, 2008, pp. 42-50. S. Mosbah y réfère à Youssef Seddik (son D.E.S. de philosophie, en 1967, porte sur *Le déterminisme du désir et la liberté de l'amour chez Avicenne et Spinoza*) et à Ali Chennoufi (*Le problème des attributs de Dieu chez Spinoza et Ibn Arabi*, D.E.S., Faculté de Lyon 3, 1969).

Cf. aussi l'article de S. Mosbah, « Spinoza dans la pensée arabe contemporaine », in *Revue tunisienne des études philosophiques*, N° 13/14, Décembre 1993.

la métaphysique et l'épistémologie (S. Mosbah, 1987) : ce fut là la première vague du spinozisme tunisien »⁽¹⁾.

Cette première vague, comme se plaît à l'appeler notre collègue Salah Mosbah, fut accompagnée, timidement selon nous, par des travaux de recherche qui ont été réalisés dans différentes universités, mais qui ont été rarement édités.

Un regain d'intérêt a vu le jour à l'occasion de la publication, en 1993, d'un N° spécial de la *Revue tunisienne des études philosophiques*, portant sur *Spinoza et la pensée arabe* ; intérêt rehaussé à l'occasion de divers colloques et séminaires dans différents centres académiques et suscité par quelques publications majeures (encore très insuffisantes, selon nous) : le *Spinoza* de Fouad Zakaria⁽²⁾ déjà cité plus haut ; la traduction du *Traité théologico-politique* par Hasan Hanafi⁽³⁾ (plusieurs éditions depuis 1971) ; la traduction par Jaleleddine Saïd de l'ensemble des œuvres de Spinoza⁽⁴⁾, à l'exception du *T.T.P.* précité ; la publication par le même J. Saïd d'un livre sur *Spinoza, religion, morale et politique*⁽⁵⁾ ; la publication en arabe de la thèse d'État de Mme Fatma Haddad intitulée *Philosophie systématique et système de philosophie politique chez Spinoza*⁽⁶⁾ ; nombre d'études dans différentes Revues (par exemple Youcef Djedi, *Spinoza et l'Islam : un état des lieux*⁽⁷⁾), et une pléthore d'articles dont une recension pourrait s'avérer fort utile, comme suite à la brillante recension déjà réalisée par Salah Mosbah dans le *Bulletin de bibliographie spinoziste*⁽⁸⁾.

1 - Cf. S. Mosbah, *Spinoza et le problème du théologico-politique en Tunisie*, Revue Descartes, N° 61, 2008, pp. 42- 50.

2 - Voir plus haut, note 2.

3 - Spinoza, *Traité théologico-politique*, traduction arabe par Hasan Hanafi, Dar Ettanour, Beyrouth, Liban, plusieurs éditions.

سبينوزا، رسالة في اللاهوت والسياسة، ترجمة وتحقيق حسن حنفي، دار التنوير، بيروت - لبنان، طبعاات كثيرة.

4 - La traduction arabe de Spinoza a paru, dans un premier moment, aux Editions du Sud (Tunis), puis au Centre national de traduction (CENATRA, actuellement dénommé ITRAT) ; la traduction arabe de l'*Ethique* a été rééditée (revue et corrigée) par l'Organisation arabe de la traduction (Liban).

5 - Saïd (Jaleleddine), *Spinoza et le Livre sacré*, « Moominoun bila houdoud », Rabat, 2017.

6 - Haddad-Chamakh (Fatma), *Philosophie systématique et système de philosophie politique chez Spinoza*, Traduction arabe de J. Saïd, éd. du Centre national de traduction, Tunis, 2008. ; réédité en 2017 en collaboration avec « Moominoun bila houdoud »

7 - In *Philosophiques*, Volume 37, Numéro 2, Automne 2010, pp. 275–298.

8 - Cf. plus haut, note 1.